

Christine Détrez, Anne Simon

L'Idéologie du familialisme chez les romancières contemporaines

COMME LE ROMAN CONTEMPORAIN représente non seulement un discours de la société, mais aussi un discours sur la société, il présente bien des ambivalences. Les nouvelles romancières défrayent régulièrement la chronique par l'exhibition des frasques de leurs personnages, par un style pornographique (qui, d'Elfriede Jelinek à Marie Nimier, essaye de se décliner au féminin), ou par la mise en scène de leur corps (Catherine Millet et Bénédicte Martin posent toutes deux sur la couverture respective de *La Vie sexuelle de Catherine M.* et de *Warm up*). Même si un rapide inventaire des thèmes abordés vire rapidement à une sorte de kamasutra littéraire, cette apparente libération n'est pas exempte de paradoxes: d'une part, elle reconduit souvent les clichés les plus éculés¹, d'autre part, la femme se trouve toujours associée à la sexualité et à la chair, ce qui revitalise de fait l'antique maxime *tota mulier in utero*. Surtout, derrière les descriptions les plus osées se diffuse un discours traditionnel et hautement moralisateur: bien que nombre d'écrivaines soulignent les capacités et les désirs sexuels de leurs personnages, elles les fondent quand même sur une conception traditionnelle de l'amour, du couple et de la famille. Ce sont les modalités de cette perpétuation d'une idéologie fondée sur le familialisme et entretenue par certains procédés éditoriaux, que nous souhaitons ici mettre en relief. Par "idéologie", nous entendrons, dans un sens foucauldien, l'ensemble des discours apparemment multiples, divers et sans connections apparentes (littérature, médias, discours

¹ Voir également sur ce thème notre ouvrage à paraître prochainement (*À leur corps défendant*, éditions du Seuil, 2006).

politiques, etc.), qui cependant diffusent la même doxa. Ainsi, pour Michel Foucault s'agit-il de dresser les contours de l'espace discursif, la «configuration d'interpositivité» dans laquelle s'établissent les corrélations, et de mettre au jour les

relations des énoncés entre eux (même si elles échappent à la conscience de l'auteur, même si ces énoncés n'ont pas le même auteur, même si auteurs entre eux ne se connaissent pas); relations entre des groupes d'énoncés ainsi établis (même si ces groupes ne concernent pas les mêmes domaines, ni des domaines voisins, même s'ils n'ont pas le même niveau formel, même s'ils ne sont pas le lieu d'échanges assignables» (Foucault 1969: p. 41).

Et Foucault de poursuivre, «sans doute est-ce là, dans cet espace de jeu, que s'établissent et se spécifient les rapports de l'idéologie aux sciences» (p. 241), les sciences et plus généralement le savoir n'étant «pas investi seulement dans des démonstrations, [mais] aussi dans des fictions, dans des réflexions, dans des récits, dans des règlements institutionnels, dans des décisions politiques» (p. 239).

Familles, je vous aime...: l'apparat éditorial

Dans son ouvrage consacré à la généalogie de la morale familiale (2003), Rémi Lenoir envisage l'élaboration, au fil des siècles, du «familialisme», et notamment la constitution de la notion de famille comme matrice cognitive, structure de référence, enjeu et instrument de luttes symboliques, politiques et sociales. La famille serait ainsi le modèle moral dominant, tirant son efficacité notamment de son aspect pseudo naturel et structural. Rémi Lenoir rappelle ainsi que pour Lévi-Strauss,

La famille, fondée sur l'union plus ou moins durable, mais socialement approuvée, de deux individus de sexes différents qui fondent un ménage, procréent et élèvent des enfants, apparaît comme un phénomène pratiquement universel, dans tous les types de sociétés. (Lenoir 2003: p. 39)

Malgré les crises apparentes – les fameuses crises des institutions – les formes du familialisme persisteraient, entretenues paradoxalement par ces discours mêmes qui en soulignent le déclin. Envisageant en conclusion de son livre la multiplicité des champs contribuant à défendre le familialisme, du champ juridique au champ scientifique, du champ social à celui des sciences sociales, de la presse à l'économie, Rémi Lenoir note cependant qu'«il n'est guère que le champ littéraire qui ne fasse pas toujours bon ménage avec la famille» (p. 554). Rien n'est moins sûr... surtout si on entend par famille le lien conjugal, fondé sur l'amour, et sa «sublimation» dans les enfants. Il importe donc de décrypter, derrière ce qui pourrait n'apparaître que comme «littérature»

et effets de style, quelle idéologie est paradoxalement défendue par cet amoralisme même, et comment se perpétuent un culte et une défense des valeurs que sont l'Amour, trop souvent seul apte à justifier une sexualité passionnelle ou débridée, et le Couple, garant de la structure familiale et donc sociale.

Par-delà le contenu implicite de nombreux romans, les stratégies éditoriales ont en effet tendance, par le biais des quatrièmes de couverture ou des traductions, à ramener la femme à son domaine "naturel": l'intime, l'amour, le ventre, la maternité, l'éducation, bref le foyer. La bio-bibliographie insérée dans la plupart des romans de la «spécialiste du roman érotique de mœurs», Françoise Rey, précise ainsi qu'elle est «Mariée, mère de trois enfants» et «professeur dans un petit collège de campagne» (éditions Pocket) quand ce n'est pas «grand-mère» (cette fois aux éditions Blanche). S'agit-il de montrer que l'on peut être une femme comme tout le monde "normale", et s'approprier sans problème une écriture érotique? Ou, plus perversément, s'agit-il de racheter une pratique considérée comme choquante par un *curriculum vitae* légitimant la personne de la romancière en renvoyant son être véritable à une activité dédiée aux enfants? Nul écrivain masculin ne se voit en effet taxé de «père de famille», d'époux ou de grand-père...

Force des clichés, c'est parfois tout l'apparat éditorial qui pervertit la visée première de l'auteure. Les avatars du roman *Le Mal de mer* de Marie Darrieussecq montrent la distorsion entre le projet amoral d'une romancière et sa compréhension par les instances sociales, qui le ramènent mécaniquement vers une approche culpabilisante du maternel. L'embarquement pour une nouvelle vie en Australie de la jeune mère à la fin du roman, donné à froid et sans approfondissement des retombées potentielles sur sa petite fille, n'est pas présenté comme négatif. Il est en effet le seul moyen d'échapper à un emprisonnement social ou à une impossibilité ontologique de continuer la vie quotidienne. Que le titre de ce roman ait été traduit en italien par *Una buona madre* n'est pas indifférent, même si l'intention de l'éditeur peut être antiphrastique: le mal de mer, qui est certes aussi un "mal de mère", oriente le public italianisant vers un jugement de valeur étranger à ce roman. La traduction, selon le jeu de mot consacré *traduttore/traditore*, est, dans ce cas précis, réellement une "trahison", puisque la souffrance d'être mère ou la souffrance que peut infliger une mère ne se confond pas dans l'esprit de l'auteure avec le fait d'être une "mauvaise" mère.

De même, *Irse de casa*, de Carmen Martín Gaité, est un grand roman de la mémoire et une réflexion novatrice sur la question du lieu (y compris social). Sa structure proustienne, analogue à celle d'une robe, selon une antique métaphore renvoyant le texte au tissage, le rapproche

de certains procédés de la littérature sud-américaine (comme ceux qu'utilise Gabriel García Márquez). De plus, sa dimension politique est indéniable. La quatrième de couverture française s'acharne pourtant à intégrer cette œuvre dans le champ du "roman féminin", en déployant un arsenal thématique destiné à ramener le lecteur vers du connu, et donc de l'acceptable: «...ce roman de maturité et d'introspection est une véritable ode à l'intimité féminine et amoureuse». Fil parmi d'autres du passé comme de la narration, il n'est toutefois question d'amour que transversalement dans ce roman; quant à la notion d'intimité, l'auteure s'attache au contraire à tisser un réseau où tous les personnages, féminins et masculins, sont pris, donnant *in fine* à lire une véritable fresque sociale. De la même façon, la quatrième de couverture de la version française de *Aime-moi, por favor!* (2005), de Lucia Etxebarria, relie explicitement amour, condition féminine et "féminité": «l'amour est le fil secret qui traverse ces histoires [...] ces quinze polaroids dressent un bilan choc de la condition féminine au XXI^e siècle [...] Une virée speed au cœur de la féminité vraie et émouvante»: à lire les diverses nouvelles qui composent le recueil, où l'amour est sans doute désormais la dernière chose que recherchent ces femmes, on ne peut que s'étonner à la fois de la traduction du titre et de cette quatrième de couverture.

Familles, je vous aime...: les textes

À bien les lire, les textes eux-mêmes délivrent à longueur de pages des discours familialistes: dans *L'Amour, roman*, de Camille Laurens, les descriptions très crues des rencontres sexuelles avec l'amant s'intercalent avec le récit conjugal, avec l'album des amours de la lignée maternelle, avec des maximes de la Rochefoucauld et des chansons populaires sur l'amour. La romance, ce roman de l'amour, est ainsi au centre de nombre des œuvres de femmes apparemment les plus libérées, et la recherche du Prince Charmant les taraude encore lorsqu'elles sont adultes: «ce prince de nos contes d'enfant qui nous emportait au moment de nous endormir, [...] ce n'est pas seulement un espoir, une promesse, une idole, mais un dû» (Rozen 2002: p. 122). De la même façon, aucune des multiples aventures sexuelles de Cristina dans *Amor, Curiosidad, Prozac y dudas* ne peut effacer son grand amour Iain. La chanson que la jeune femme écoute en boucle, «*she can't get enough... love*» est ainsi éloquente: «Exactement comme la récitation

d'une litanie. Te rappeler à toi-même que tu as quelque chose à adorer»² (Etxebarria 1999: p. 153).

Le sexe sous toutes ses formes ne se pense en effet qu'en fonction de l'amour et, par-delà lui, du couple. Les combinaisons sont multiples, mais articulent toujours la triade sexe/amour/couple: le sexe effréné et la multiplication des amants est soit le moyen garanti statistiquement de trouver l'amour, soit le moyen de sauvegarder la conjugalité. Bruno Péquignot l'a remarqué pour les romans *Harlequin* (1991): si les lectrices, habituées au sentimentalisme le plus romantique et platonique n'ont pas été choquées par la création de collections beaucoup plus sexuelles, c'est que le sexe n'est qu'une façon de tenter de comprendre l'homme, vouée ou non à l'échec selon le degré d'optimisme de l'auteure dans notre corpus. Le sexe ne vaut alors que comme indicateur de la présence ou non de l'Amour, ce grand idéal.

Mais même quand le sexe est du côté de l'amant, il n'est nullement question de quitter le mari. Les frasques extraconjugales, fantasmées ou réelles, n'empêchent pas d'aimer le conjoint, d'aller récupérer les enfants à l'école, bref, d'être une bonne mère et une bonne épouse. L'infidélité est alors intégrée dans le sentiment conjugal, mieux elle lui profite; ainsi des deux amants de *La Conversation amoureuse*, d'Alice Ferney:

Il avait aménagé la morosité conjugale. Il possédait un refuge dont Blanche se privait: il était infidèle [...] et si étrange que cela puisse paraître, ce papillonnement l'attachait encore à son épouse. Elle était la permanence vers laquelle il revenait. Elle était son havre, la gardienne de sa foi dans l'amour, la seule pour qui il ressentait ce sentiment. (Ferney 2000: p. 148)

À l'infidélité, ce vilain mot, devrait aussi être substitué le plus conjugalement correct "polyfidélité", aboutissant parfois à une répartition heureuse des fonctions: «pour l'amour, il n'y a que son mari, peut-être, mais pour le reste, elle croit au désir», voire «chacun lui donne un amour différent» (*Méfie-toi des fruits*, p. 54, 56).

Aventures et liaisons ne doivent pas empiéter sur le mode de vie familial (si ce n'est pour raviver le désir conjugal): la narratrice de *La Conversation* de Lorette Nobécourt se masturbe pendant que sa fille regarde des cassettes vidéo; la narratrice des nouvelles de Françoise Simpère regarde des films porno pendant que les enfants sont à l'école. Si la dichotomie entre "la maman" et "la putain" vacille enfin, que chacune soit libre, mais se souvienne où est sa place: chez Simpère, les cassettes porno sont rangées sur l'étagère des produits ménagers, seul

² «Exactamente igual que repetir una letanía. Recordarte a ti misma que tienes algo que adorar» (*Amor, curiosidad, prozac y dudas*, Debolsillo, 2005, p. 174)

endroit de la maison où le mari ne met pas le nez. Quant au titre du dernier livre d'Irène Frain, *Le bonheur de faire l'amour dans sa cuisine et vice-versa* (Fayard, 2004), il laisse songeur sur les marges de manœuvre laissées aux femmes... qui n'ont comme latitude que de détourner les usages ménagers d'objets comme la planche à repasser (Nimier, *La Nouvelle Pornographie*) ou le micro-onde (Delaume, *Les Mouffettes d'Atropos*). L'érotisme contemporain au féminin se conjugue donc avec les sempiternelles tâches dévolues aux femmes, le foyer et la reproduction. Sexuellement actives, les héroïnes propres sur elles de Bénédicte Martin n'en délaissent pas pour autant l'entretien de leur intérieur ou le soin dédié aux enfants:

Madame Beauté se branlait toute la journée, ponctuant ses masturbations d'activités ménagères diverses: un coup la vaisselle, un coup le linge, un coup le balai, un coup les vitres. Ses enfants avaient pour habitude de déjeuner à la maison, elle se lavait les mains avant de leur servir du riz [...] (Martin 2004: p. 19)

Quant à Françoise Simpère, elle relie confection et rangement de confitures à prise de plaisir sexuel:

«Et voilà, nous avons fait l'amour». [...] Fugitivement, elle pensa: «Je fais des confitures de plaisir», et elle eut la vision d'une étagère emplies de pots étiquetés année par année, où se retrouveraient toutes les caresses des hommes qui l'avaient comblée, qu'elle avait aimés. (Simpère 2004b: p. 156)

La nouvelle pornographie n'est décidément pas une nouvelle cuisine, et la structure traditionnelle du couple, loin d'être en crise, s'avère au cœur de la libération sexuelle. Certes, les femmes des romans contemporains ont des amants, et sont affranchies de tous tabous sexuels, mais surtout, elles ont un mari, que malgré tous les autres hommes de leur lit, ou plutôt grâce à tous ces autres, elles aiment, idéalement pour la vie. Libres donc, mais uniquement pour ne pas remettre en cause le fait d'être ensemble (que l'on songe au titre de François de Singly, *Libres ensemble*).

Amour, roman et idéologie

L'idéologie familialiste fondée sur l'amour, certaines en sont conscientes, se diffuse par les lectures, les contes racontés dans l'enfance, les chansons, le cinéma ou l'école: «L'amour n'est pas une maxime, l'amour, c'est du roman» ou «du cinéma», une «légende» que le «cœur n'est pas las d' [...] entendre» (Laurens 2003: p. 254, 94, 249). La presse, féminine ou pas, est également au premier rang de ces nouveaux entrepreneurs de morale: «Les Bovary modernes de l'écriture sont

nourries à la lecture assidue des articles de *Marie-Claire* et de *Biba* ironise Pierre Jourde dans *La Littérature sans estomac* (p. 205). Bien plus qu'une influence directe, il s'agit plutôt de repérer, toujours selon l'optique définie par Michel Foucault, une même idéologie dans la littérature, les magazines ou la politique³. À première vue, les médias, et tout particulièrement les magazines féminins des pays européens libéraux, de *Hola* à *ELLE*, semblent célébrer les acquis de la libération sexuelle et du processus d'autonomisation de la femme. Si on ne peut nier l'apparition d'une nouvelle représentation des rapports sexuels dédiée aux femmes, il n'est cependant pas si sûr que cet affranchissement des discours et des images soit effectif: non seulement parce qu'il ne tient pas compte des nombreuses femmes qui ne rentrent pas dans le cadre de cette libération tant proclamée, de par leur statut civil⁴, social et/ou économique, mais parce qu'il est en réalité porteur de normes d'autant plus efficaces qu'elles ne sont pas mentionnées comme telles (voir Giet 2005). Ana dans *Amor, Curiosidad, Prozac y dudas* remarque ainsi: «...quand je lis les conseils de la rubrique sexuelle dans *Mia* et que je vois tout ce qu'on peut écrire sur l'orgasme, je me demande si j'en ai eu un jour»⁵ (p. 163).

Le sort réservé au “sextoys” est pour sa part éloquent: présenté comme un symbole de la «nouvelle révolution sexuelle» (*Biba*, août 2003, p. 67-77), il n'est néanmoins envisagé que dans le cadre conjugal. En effet, les femmes interrogées restent très classiques sur le statut de leur partenaire: elles jouent de leur “sextoy” avec un mari, un «chéri» ou un «fiancé» qui souvent leur a offert l'objet en question, et dont les performances, qu'il se rassure, jamais ne pourront être égalées par ces petits gadgets... Elles font bien attention à le ranger et à enlever les piles pour que les enfants ne puissent deviner son utilisation (*Biba*, p. 76). Et on ne peut que se demander, à la lecture de ces témoignages, où s'est réfugié le féminisme affiché:

Pour moi, ce n'est pas du tout un plaisir solitaire. Si j'étais seule dans le désert, peut-être... C'est un plaisir très partagé. [...] Mon mec m'a complètement initiée. [...] De toute façon, c'est lui qui décide. Moi, j'ai

³ On pourrait également rajouter les discours scientifiques (voir notre ouvrage à paraître).

⁴ L'avortement n'est juridiquement pas reconnu dans de nombreux pays de l'Union Européenne: il est illégal en Irlande et au Portugal, et oscille entre l'interdiction et une hypocrite et précaire “dépénalisation” en Pologne, en Espagne, à Malte ou en Allemagne.

⁵ «cuando leo los consejos sobre vida sexual en el *Mía* y veo esas barbaridades que escriben sobre el orgasmo me pregunto si yo alguna vez habré tenido uno» (cit., p. 186)

besoin de fonctionner avec le désir de l'autre. Je ne sors pas la courgette du frigo toute seule. (*Biba*, p. 75-76)

Cette véritable justification de l'utilisation des "sextoys" est d'ailleurs proclamée par une directrice-marketing: «La Femme doit apprendre à aimer son corps, afin de pouvoir donner du plaisir» (France Inter, 16 juin 2005).

Or, on aurait tort de penser qu'il ne s'agit là que de représentations sans grande conséquence, et que l'essentiel se joue ailleurs, sur ces terrains de jeux sérieux que serait notamment la politique. «Mieux vaut le répéter: le symbolique n'est pas un simple gadget politique» insiste Eric Fassin (Fabre et Fassin 2004: p. 37). Mieux vaut le répéter, la littérature et l'art ne sont pas de simples gadgets culturels. Ils informent, aux deux sens du terme: ils nous renseignent sur les représentations et les valeurs qui leur sont contemporaines, en les mettant en mots et en images; et d'un même mouvement, ils les mettent en forme, les construisent et les diffusent. Sans que les uns soient le simple reflet des autres, il n'en reste pas moins frappant de voir s'imposer une même «éthique de la sexualité», pour reprendre le titre d'un entretien de Judith Butler, dans les discours littéraires, scientifiques, médiatiques et politiques. Si se renégocient les morales et les divisions traditionnelles, entre hétérosexualités et homosexualités, "polyfidélité(s)" et libérations sexuelles, la structure intangible et sacrée reste le couple conjugal.

En effet, invention de la religion, de la médecine, de la sociologie ou de la neurobiologie, la sexualité est également devenue une invention du politique. Le privé est affaire publique et affaire d'État, comme en témoigne l'actualité politique des questions sexuelles, des débats sur la parité aux controverses sur la prostitution ou l'adoption par les couples homosexuels. De même, les interventions diverses en matière de censure (de films, de livres, de publicités, de propos, d'habits comme le string, le tee-shirt à bretelles ou le voile) sont de multiples exemples de la dissémination du privé dans le champ public. Si parler des corps et de la sexualité est politique, la politique, inversement, parle des corps et de la sexualité. La sexualité, l'hétérosexualité, le genre, la reproduction, la filiation ne sont plus de l'ordre de l'évidence et du "naturel", et aux valeurs transcendantes font place les valeurs politiques, sociales et symboliques.

Nombre de ces débats politiques, pour réaménager la question du couple et de la famille, ne remettent pourtant pas fondamentalement en cause ces structures. Avec le P.A.C.S., qui articule bien des "couples" et non des "paires", puis le mariage pour les homosexuels, la légitimation

passé par le couple “traditionnel”, figure de référence. Effectivement, selon Serge Chaumier

le mariage comme unité de base pour l'organisation du social est une hérésie héritée d'un positivisme qui n'a que trop emprunté au modèle chrétien [...] En s'immiscant dans les affaires publiques, la religion demeure présente, en catimini dans les textes de loi, et sait bien qu'elle a une influence bien plus certaine sur les mœurs qu'elle ne pourrait l'avoir si elle n'était renvoyée à ces seuls sermons dans les églises. («À quoi sert le mariage?», *Libération*, 6 août 2004).

Les valeurs morales n'ont pas disparu avec la perte d'influence de l'Église: elles se sont juste laïcisées. Les dissensions qui scindent les camps politiques, les positionnements divers des un(e)s et des autres sur ces affaires successives montrent bien d'ailleurs que la question n'est plus celle d'une division entre religion et laïcité, ou encore entre droite et gauche. Dans ces débats souvent houleux, les “libertaires” s'opposent à la droite conservatrice, soucieuse d'ordre public, mais également à une gauche “morale”, soucieuse d'ordre symbolique:

Qu'il s'agisse de la prostitution ou de pornographie, la gauche morale rejoint la droite morale en disant que la sexualité, c'est ou ce devrait toujours être plus et mieux que le simple consentement entre deux adultes. L'échange sexuel supposerait, en outre, sinon “l'amour”, du moins le désir ou la tendresse. D'où le refus, par principe, de la prostitution et de la pornographie. [...] La sexualité est pour la gauche morale une affaire sérieuse: elle n'est pas “gratuite”, puisqu'elle a du prix, mais elle est encore moins “à vendre” ni même à louer - ce qui justifie une “exception sexuelle” (comme on parle d'une “exception culturelle”) pour la soustraire aux lois du marché. (Fabre et Fassin 2004: p. 203-204)

La sacralisation de la sexualité outrepassé désormais les clivages politiques classiques.

De l'intime au politique

L'écriture de l'intime peut devenir un ghetto, et engendrer une reconduction de la scission traditionnelle entre espace public, masculin, et espace privé, féminin. Néanmoins, les féministes des années soixante-dix l'avaient déjà diagnostiqué: écrire (sur) le corps représente un acte éminemment politique. De plus, certaines romancières actuelles expriment clairement les ambivalences d'une création tiraillée entre libération des idéologies et reconduction de leurs schèmes, fût-ce pour les critiquer. En témoigne *Derrière la porte* d'Alina Reyes: l'ouvrage, constitué de deux parties en miroir qui finissent par se rejoindre, aboutit à une conjonction amoureuse des deux protagonistes féminin et masculin débouchant sur «des enfants, des petits-enfants. Des disputes,

des réconciliations. [...] Tout ce qui fait une vie». (Reyes 1994: p. 223). Mais dans la partie de l'ouvrage qui lui est consacrée, la femme, active, prend ce qu'elle désire dans chaque pièce qu'elle parcourt et quitte lorsque cela ne lui convient plus; dans la partie dédiée à l'homme, les femmes rencontrées ne lui sont pas soumises, puisqu'elles peuvent refuser «de se laisser faire» sans que ce refus soit interprétable comme un désir de domination de leur part (p.13). En outre, le discours romanesque peut lui-même, sans nécessiter un appareil critique tel que le nôtre, indexer l'ambivalence du fantasme, qui, en mettant au jour le feuilletage complexe de la psyché humaine, permet de créer une profondeur théorique au sein même de la fiction. Olimpia, l'un des personnages les plus originaux de *Irse de casa* de Carmen Martín Gaité, est ainsi consciente de ses contradictions internes. Ayant surpris, dans une scène-clef de son enfance, le très viril chauffeur de son père traiter sa fiancée de «poupée» ("muñeca"), elle veut grandir «uniquement pour réaliser ce rêve» ("sólo quería crecer para llegar a conseguir ese sueño", p. 123) conformiste, tout en réalisant rapidement l'inanité d'un tel désir:

Aujourd'hui les féministes se rebiffent contre les galanteries qui reflètent la tendance paternaliste de l'homme, pressé de couper les ailes de la femme et de la réduire à un objet, à une enfant sans défense, et cetera, et cetera, que de chose n'a-t-on racontées sur le sujet depuis *Le Deuxième Sexe*, et elles ont bien raison, elle le savait pertinemment. Adolescente, elle avait lu *Maison de poupée* d'Ibsen et elle s'était révoltée contre le destin de cette pauvre Nora et de toutes les Nora en chair et en os qu'elle avait connues, car les livres, comme la vie réelle, fournissent à la pelle des exemples d'un autoritarisme masculin dont l'appât est la cajolerie insidieuse; toutefois – et c'était là que couvait une des innombrables contradictions d'Olimpia –, cette répugnance coexistait avec le désir d'être regardée comme Sabino avait regardé sa femme dans la pénombre d'un salon [...]; dans les films [...] des années quarante on entendait fréquemment cette galanterie, ou bien bébé, traduction de *baby*, ce qui revient au même si l'on veut transformer les épouses obéissantes et amoureuses en autant de Nora. Mais elle préférerait poupée. (p. 129-130)⁶

⁶ «Hoy día las feministas se encrespan ante los piropos que reflejan la tendencia paternalista del hombre, ansioso de alicortar el vuelo de la mujer y reducirla a objeto, a niña desvalida, etcétera, etcétera, cuánto se ha perorado sobre esto desde *El segundo sexo*, y tienen razón, ella ya lo sabía. Siendo adolescente leyó *Casa de muñecas* de Ibsen y se rebeló contra el destino de aquella pobre Nora y de tantas Noras de carne y hueso que fue conociendo, porque lo mismo en los libros que en la vida real se encuentran a puñados ejemplos de un autoritarismo varonil cuyo cebo es el mimo capcioso; pues bueno, a pesar de todo - y ahí se incubaba una de las infinitas contradicciones de Olimpia -, aquella repugnancia convivía con el deseo de sentirse mirada como Sabino había mirado a su mujer en la penumbra de una sala [...]; en el cine [...] de los años cuarenta [...] se oía con frecuencia ese piropo, o

Olimpia n'en reste pas moins consciente que le rêve ne se conforme pas à la réalité, puisque, échec sur toute la ligne, elle finira par épouser un homme «plus machiste que quiconque»... qui ne l'appellera pourtant jamais «poupée»⁷ (p. 129). Le familialisme est ici ramené à ses structures psychiques les plus retorses. Le dernier roman de Marie Darrieussecq, *Le Pays*, laisse en revanche perplexe. La quatrième de couverture pose en effet une question à laquelle le récit ne donnera pas une réponse claire: «est-ce que ça existe [...] une femme enceinte au cerveau politique?». On peut d'autant plus s'interroger que le discours résolument anti-féministe à l'œuvre au sein du roman n'est pas explicitement ironique, et que l'auteure de *Le Pays*, progressiste proclamée dans nombre de magazines, ressemble aussi par bien des traits biographiques à la narratrice écrivaine et enceinte, caricaturalement femme au foyer et trouvant dans ce statut la possibilité même de la création. Après le départ au travail de son mari,

elle éteignait les lumières derrière lui. Elle ramassait sa serviette mouillée. Elle suspendait son peignoir. Elle fermait la bombe de la mousse à raser, elle rinçait le lavabo, elle enlevait les poils. Mais elle ne fermait plus le tube de dentifrice, depuis cette magnifique invention des tubes à clapet. Elle mettait au sale son linge de la veille, chaussettes, caleçon, tee-shirt. [...] Elle avait changé. Elle ne voulait plus changer l'homme qu'elle aimait. Ordre ou désordre, tant qu'elle retrouvait ses petits tout lui allait. [...] Quand la maison se vidait, elle commençait son petit va-et-vient, une souris au ménage de son terrier; avec les gestes routiniers, le vide descendait en elle, ce vide qui est l'écriture et la possibilité de l'écriture. Dans ce secret des maisons vides, où les femmes demeurent à rêver. (Darrieussecq: p. 191)

Le foyer, lieu de la plénitude du corps enceint et de la vacance spirituelle féminine, retrouve donc des valeurs ancestrales⁸; sa célébration se trouve en outre soumise à des apories internes puisque l'écriture, permise par la pratique du ménage, se résorbe en définitive, cercle vicieux, en une description de l'activité ménagère. Moins euphorique apparaît Ana, l'héroïne d'*Amor, Curiosidad, Prozac y dudas* que des années de bons et loyaux services familiaux font sombrer dans la dépression et les médicaments. C'est enfin le lieu symbolique du rapport intrinsèque entre institution maritale et capitalisme que, de façon volontairement schématique, Elfriede Jelinek – qui s'est d'ailleurs elle

na, traducción de baby, que viene a ser lo mismo en cuanto a la intención de convertir en Noras a las esposas obedientes y enamoradas. Pero ella prefería muñeca» (cit., p. 123-124).

⁷ («aunque era más machista que nadie, nunca la había llamado muñeca», cit., p. 124).

⁸ Voir notre ouvrage à paraître.

aussi symptomatiquement penchée sur le cas de Nora (Jelinek 1980) – met en scène dans *Lust*, traduisible par «plaisir», «désir», «volupté» ou «luxure». Une épouse passive est quotidiennement violée par un mari qui croit être le maître de son corps dans la même mesure où il est sûr de posséder le temps, la vie (et donc, du point de vue symbolique, le “corps”) de ses employés. Cette femme finira par mettre à mort son fils, digne héritier du père C’est ainsi l’invasion de l’économie de marché jusque dans la sphère privée du mariage qui est mise en relief, chaque personnage étant dépourvu de toute maîtrise sur son destin, et se résorbant dans des discours convenus: le «nous» employé a en effet pour charge «de démasquer l’idéologie véhiculée par les modèles collectifs» (*Lust*, Entretien en français avec Elfriede Jelinek, p. 274).

Christine Détrez (ENS-LSH)

Anne Simon (CNRS)*

* Christine Détrez, maître de conférences en sociologie à l’ENS-LSH, est l’auteur notamment de *La construction sociale du corps* (Paris: Seuil, 2002) et, avec A. Simon, d’*À leur corps défendant* (à paraître aux éditions du Seuil, 2006).
Anne Simon, chargée de recherche au CNRS (UMR «Écritures de la modernité», Paris III), est l’auteur de *Proust ou le réel retrouvé* (Paris: PUF, 2000) et, avec C. Détrez, d’*À leur corps défendant* (à paraître aux éditions du Seuil, 2006).

Bibliographie

- ANGOT, C., *Pourquoi le Brésil*, Paris: Stock, 2002.
- BUTLER, J., «Une éthique de la sexualité: harcèlement, pornographie, prostitution» (entretien avec E. Fassin et M. Feher), *Vacarme*, n° 22, 2003.
- DARRIEUSSECQ, M.
1999. *Le Mal de mer*, Paris: P.O.L.
2005. *Le Pays*, Paris: P.O.L.
- DELAUME, C., *Les Mouffettes d'Atropos*, Tours: Farrago, 2000.
- DÉTREZ, C. et SIMON, A., «Plus tu baisses dur, moins tu cogites (Despentes)». Littérature féminine contemporaine et sexualité: la fin des tabous?», *L'Esprit créateur*, «Writing After the Erotic», Fall 2004, vol. XLIV, n° 3, p. 57-70.
- ERNAUX, A., *L'Usage de la photo* (avec Marie, M.), Paris: Gallimard, 2005.
- ETXEBARRIA, L.
1999. *Amour, Prozac et autres curiosités* (1999. *Amor, Curiosidad, Prozac y dudas*, Barcelona: Plaza y Janes. 2005, Barcelona: Debolsillo), tr. fr. A. Proenza et N. Véron, Millon, Paris: Denoël.
2005. *Aime-moi, por favor!* (2003. *Una historia de amor como otra cualquiera*, Madrid: Espasa Calpe), tr. fr. M. Millon, Paris: Editions Héloïse d'Ormesson.
- FABRE, C. et FASSIN E., *Liberté, égalité, sexualités*, Paris: Belfond, 2004.
- FERNEY, A., *La Conversation amoureuse*, Arles: Actes Sud, 2000.
- FOUCAULT, M., *L'Archéologie du savoir*, Paris: Minuit, 1969.
- FRAIN, I., *Le Bonheur de faire l'amour dans sa cuisine et vice-versa*, Paris: Fayard, 2004.
- GIET, S., *Soyez libres! C'est un ordre. Le corps dans la presse féminine et masculine*, Paris: Autrement, 2005.
- JELINEK, E.,
1980. *Ce qui arriva quand Nora quitta son mari (Was geschah, nachdem Nora ihren Mann verlassen hatte oder Stützen der Gesellschaften*, Wien: Sessler, 1980), tr. fr. L.-C. Sirjacq, Paris: L'Arche, 1993.
1989. *Lust (Lust, Reinbek bei Hamburg: Rowohlt Verlag GmbH)*, tr. fr. Y. Hoffmann et M. Litaize, Paris: Jacqueline Chambon, 1991.

- JOURDE, P., *La Littérature sans estomac*, Paris: L'esprit des péninsules, 2002.
- LAURENS, C., *L'Amour, roman*, Paris: P.O.L, 2003.
- LENOIR, R., *Généalogie de la morale familiale*, Paris: Seuil, 2003.
- MARTIN, B., *Warm up*, Paris: Flammarion, 2004.
- MARTIN GAITE, C., *Claquer la porte* (1998. *Irse de casa*, Barcelona: Anagrama), tr. fr. C. Bleton, Paris: Flammarion, 2000.
- MILLET, C., *La Vie sexuelle de Catherine M.*, Paris: Seuil, 2001.
- NIMIER, M., *La Nouvelle Pornographie*, Paris: Gallimard, 2003.
- NOBÉCOURT, L., *La Conversation*, Paris: Editions Grasset et Fasquelle, 1998.
- PEGUINOT, B., *La Relation amoureuse. Analyse sociologique du roman sentimental moderne*, Paris: L'Harmattan, 1991.
- REYES, A.
1994. *Derrière la porte*, Paris: Robert Laffont.
2004. *La Chasse amoureuse*, Paris: Robert Laffont.
- ROZEN, A., *Méfie-toi des fruits* (2002), Paris: J'ai lu, 2003.
- SIMPÈRE, F.
2004a. *Des Désirs et des Hommes*, Paris: Editions Blanche.
2004b. *Les Latitudes amoureuses*, Paris: Pocket.
- SINGLY, F. DE, *Libres ensemble*, Paris: Nathan, 2000.